cps n°78 5°série
page 1

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

PRÉSIDENT : M. PARIS, 287, Avenue de la Division Leclerc - Chatenay-Malabry (Seine) SIÈGE SOCIAL : 19, Rue de l'Arbre-Sec - Paris-1er - C.C.P. 1844-02 Paris

N° 78 Mars - Avril 1967

S O M M A I R E

La Gérante : Henriette TACNET
8, rue Dalou - PARIS XVe-

A TRAVERS DES SOUVENIRS, MONSIEUR CANIONI

"Andrée arrivée vers le 20 octobre a pu encore choyer celui qu'elle considérait un peu comme son père. Il était temps hélas ! Elle a été sublime de dévouement, recueillant le dernier soupir de son cher Papa Directeur qu'elle vénérait ... et cela au nom de tous les petits Cempuisiens". Chère Madame Canioni, ces quelques mots sur notre amie Andrée Papyon émeuvent tous les Cempuisiens dont vous parlez. Ils contiennent tout un drame. La fin discrète d'un homme admirable. L'éloignement en de difficile passage de ce qui fut sa plus grande famille pendant vingt-six ans. Mais aussi la ferveur qui inspire de tels dévouements. Vingt-six ans des plus belles années de cet homme, celles de sa famille, données à Cempuis ! D'autres qui l'ont connu plus intimement - les siens - ou qui l'ont rencontré plus fréquemment - membres du comité depuis Marande, Henriette jusqu'à Roger, Marcelle Chabrier - qui ont vécu dans son sillage (maîtres, administrateurs de la Seine), enrichiraient notre connaissance. Le désir m'a pris de parler de notre cher ancien Directeur comme l'un des gars de l'O.P. a pu le voir naguère.

Car il en est des êtres comme des fables : il faut, pour les connaître, les avoir bien médités.

Monsieur Roger, Monsieur Charrière, Messieurs Contini, Denizart, Videau - la liste n'est pas limitative - vivant plus près de nous, nous attiraient plus violemment. On se jetait sur eux comme moineaux plongeant vers une becquée d'affection. Plus haut planait (à mes yeux d'enfant puis d'adolescent) une divinité paternelle : Monsieur Canioni. La première impression compte beaucoup chez un bambin. Un jour de soleil, j'avais vu, comme s'élancer dans la "cour d'honneur", un soldat bleu horizon mince, fringant, calot à peine incliné, moustache fine, oeil rieur. Un grand m'avait déclaré : c'est Monsieur Roger, le professeur de musique.

Un soir d'hiver - en 17 peut-être, c'était la guerre - alors que j'étais à l'abri de la "marquise", j'ai vu un homme pensif passer parmi nous, manteau de saison sombre, flottant. Il portait une curieuse casquette à oreillettes dans les verts sombres. Des "biens renseignés" me dirent que c'était le "surveillant général" en permission (sous toute réserve), Monsieur Canioni. Il devait, après la guerre, devenir le Directeur de l'O.P.

Alors, j'ai commencé de le voir plus souvent : au réfectoire, dans les classes, puis à la fanfare. Il avait su s'entourer de collaborateurs remarquables dont j'aimerais parler un jour ; car "ces gens-là" furent notre famille, tout simplement. Mariage d'amour ou de raison, toujours est-il qu'ensemble ils ont élevé une ou plusieurs générations de Cempuisiens. Et quels êtres d'élite et quelles valeurs ! L'entourage d'un homme fait partie de lui-même. Au-dessus de tous ces dieux tutélaires, il fallait bien un être suprême qui conduisît l'ensemble, descendant chaque jour, jusqu'aux tout petits que nous étions. Cher Monsieur Canioni.

Il était fier de la fanfare. On y apprenait la perfection. Il en fit le fanion de l'école. Il en connaissait tous les instrumentistes et les encourageait. Excellent violoniste lui-même, il participait, sous la baguette de Monsieur Roger à "l'Orchestre de Grandvilliers". Il y avait là le docteur Bodson, fameux altiste, Monsieur Warangot (hautbois), au piano Madame, Monsieur Odenc tuba et des fidèles de Beauvais, quelques élèves de l'O.P. Les mêmes participaient parfois à la fête de Pentecôte. Il aimait aussi nous visiter alors que s'élaboraient, sous la direction de Monsieur Charrière les ballets dont Monsieur Roger écrivait la délicieuse musique. Sa présence exaltait notre goût pour l'art. Il applaudissait nos exploits aux agrès, au saut de cheval, nos pyramides.

...

Au fur et à mesure que nous grandissions, je le voyais comme se rapprocher de nous. Rien de nous ne le laissait indifférent.

Il visitait régulièrement nos classes de Sciences, Mathématiques, Français, veillant à ce que le laboratoire fût bien équipé, "rendait" les classements, complimentait, gourmandait, taquinait. Parfait pédagogue, il nous enseigna un temps le dessin. J'entends la clarté de ses exposés ou remarques ; je revois la sûreté de son trait aussi sobre que sa signature que j'aimais imiter ... pour le plaisir. Son petit bonhomme encapuchonné qui progressait sur une longue route bordée de peupliers, première leçon de perspective - pour nous la Nationale de Calais - est aussi nettement inscrit dans notre esprit que le : "Il y a deux mille ans, notre pays ... etc.". Bien plus tard j'ai su ce que nous devions à ses soins omniprésents.

L'influence qu'il s'était acquise auprès de la commission départementale de la Seine nous a valu de réels bienfaits des améliorations dues à son activité tenace, persuasive, éloquente.

Nous avions, dans les classes, partout, connu la lampe à acétylène, l'éclairage au gaz - ce vieux gazomètre du terre-plein ! Sous lui se répandit la lumière électrique. Nous la produisions nous-mêmes, au début. Monsieur Vallée m'a bien souvent pris pour mousse lorsqu'il s'agissait d'aller visiter, reconnaître l'état des accumulateurs de la "cour des machines" (entre blanchisserie et atelier de repassage). C'est à Monsieur Canioni que nous avons dû le chauffage central. Sur les tubes, nous faisions sécher des glands, fondre du chocolat ... Ce chauffage central que me firent, bien plus tard, regretter les antiques poêles des classes d'école Normale, à Beauvais ... des classes, car je n'ai pas souvenance qu'à l'époque, les dortoirs y fussent seulement chauffés. Pendant le terrible hiver 28-29, il fallait descendre faire sa toilette aux cuisines de ladite École Normale - les conduites gelaient. Passons sur bien d'autres améliorations, sous ce long règne. En vrac : constructions, nourriture, habillement, coiffure (mais oui !), terrains de football, de tennis tracés, construits par nous-mêmes sous Monsieur Charrière. Chargé du compliment de jour de l'An, je lui rappelai tout cela, avec un trac intense, une fois dans l'ancien théâtre-gymnase.

A Mers, Monsieur Canioni peut vivre plus près de nous, comme tous les professeurs d'ailleurs, au pavillon Rousselle.

Il est très élégant. Mais, tandis qu'à l'O.P., les mois en R, il s'habille de verts ou bleus sombres, ici il nous approche vêtu de clair, pantalon de flanelle, ceinture. Il aime causer avec nous, rire, tandis que Gilda sa petite "fox" blanche gambade et jappe tout autour. Avec Yves, son neveu, les jours de pluie, nous chantons les "dernières" d'alors dans la pavillon Robin. Quelquefois, l'un de nous a l'avantage et le bonheur de monter la bicyclette (c'était encore le nom) de Monsieur le Directeur. Il a dit certain jour, chose incroyable, "cette machine a vingt-trois ans". Allons donc ! Avec ses jantes en bois bien lisse, ses rayons étincelants, elle paraît toute jeunette aux brise-tout que nous sommes. C'est à Mers aussi que, pour la première fois, un jour, j'ai vu Madame Canioni. Bien qu'apportant à son mari un appui de tous les instants, elle était si discrète que je ne la connaissais pas encore. Une vraie grande dame. C'était une jeune femme élancée, à l'élégance sobre, les cheveux retenus par un bandeau à la Suzanne Lenglen, des yeux bleus à la transparence lumineuse.

Mais de Monsieur Canioni, des actes ou paroles - ces actes en puissance - ont plus particulièrement retenti sur ma vie cempuisienne ou mon avenir.

Un certain 14 Juillet très doux, étoilé, quatorze ans - l'âge de l'aventure - l'énervement causé par les éclatements de pétards, la fumée, les feux des lampions et

...

peut-être aussi le besoin de voir une vraie fête, m'avaient incité à une fugue en ville. Je rentrai au bercail par-dessus la barrière, après avoir baguenaudé parmi les manèges et une paire d'heures parmi les bals populaires. Monsieur Leduc, surveillant général, avait remarqué mon absence et m'attendait, hélas, au retour. La correction fut digne de l'éclat. Mais, alors qu'on m'avait fait entendre qu'un tel scandale méritait le renvoi, l'indulgence paternelle de notre Directeur, son sens des proportions ramenèrent la peine à une tonte de cheveux, avec retour prématuré à Cempuis. Là, seul "moyen" parmi des petits, je passai quelques jours délicieux dans le bois, les champs, avec Monsieur Gravet que j'aidai souvent dans ses bricolages. Je n'ai jamais, plus tard, pensé de demander à Monsieur Canioni, si cette liberté, dans la grande maison, qu'on me laissa un bon mois, ne fut pas la réponse voulue d'un psychologue au besoin d'évasion d'un adolescent.

Grâce à cet homme extraordinaire, aux maîtres qui l'entouraient, j'ai vécu ce passage difficile de la croissance d'une façon merveilleuse. Trop faible, à douze ans (primo infection, peut-être ?) pour suivre à l'atelier mes camarades, j'ai pu, sous sa tutelle imperceptible, devenir, à seize ans, un athlète, aujourd'hui un professeur d'E.P.S. Je souhaite à tous les grands élèves qu'on me confie une formation aussi admirable.

Assujetti aux cours du matin, j'étais libre l'après-midi, tandis que mes camarades de promotion travaillaient aux ateliers qui m'étaient interdits. J'étudiais très sérieusement, hors programme, auprès de mon amie Ginette, la nièce de notre Directeur. J'utilisais les poches de son gilet rouge comme corbeille à papier, jusqu'au jour où elle en décousit le fond. L'étude me paraissait facile. Elle ne m'a jamais paru absorber beaucoup de mon temps mais alors je m'y donnais à fond - comme au jeu. J'avais bien d'autres occupations : sonner la cloche, ramasser les "cahiers de propreté". Il y avait la quête du goûter auprès de Gaston, à "la réserve", puis sa distribution - j'ai quelquefois triché sur le chocolat, mais pas tellement - libre, je me sentais responsable.

Bien souvent, je me suis mêlé aux cours de musique que Monsieur Roger donnait à de plus jeunes ; d'autres fois, Monsieur Charrière m'adoptait en supplément dans son cours de gymnastique. Monsieur Vallée me laissait la disposition du laboratoire. En retour, je m'occupais du thermomètre et du baromètre enregistreurs. Certains samedis, il y avait à nettoyer, au blanc d'espagne, les espadrilles de tous ceux que Monsieur Charrière emmènerait le lendemain à quelque fête de gymnastique. Madame Decroix, la cuisinière, avait toujours des quantités de café à moudre ... à la main ; et c'était amusant, parmi toutes ces odeurs de cuisine. L'étude n'était qu'une de ces passionnantes occupations.

Monsieur Canioni ne disait rien, mais il suivait de loin l'expérience. Il apparaissait lorsqu'il le fallait.

Quand j'eus quinze ans, je l'entendis demander, comme par hasard à Monsieur Vallée : "Que fait-on de ce garçon ? Peut-être pourrait-on le présenter à l'Ecole Normale ?" Et ce fut Beauvais. Trousseau, bourse, il s'occupa de tout. Mais auparavant, il avait tenu à me dégrossir en anglais. Je passais à son bureau. Il prenait sur son temps pour me faire réciter, corriger mon vocabulaire. Un jour, il m'invita chez lui à écouter des disques anglais. Une chanson me plut : "Always" ... que je chante encore. Il me fit, un temps, remplacer en classe Madame Contini. Certain dimanche même, je dirigeai pour Monsieur Charrière souffrant, une exhibition de gymnastique à Noailles. Le maire de cette ville possédant une fabrique de brosses à dents, j'en reçus une boite en cadeau - mon premier gain. Quelle fierté alors de pouvoir offrir une de ces brosses à Monsieur le Directeur. J'ai vécu très heureux, si heureux, sous Messieurs Canioni et Cibeaux, avec Monsieur Contini pour jeune professeur de lettres, qu'à quinze ans j'ignorais mon âge - mais si ! Etait-ce si important ? Il n'y avait pas alors d'association

...|

sportive, de licences donc pour contrôler la date de naissance. Aussi ai-je vu partir stupéfait, et à regret, un an plus tôt, tous ceux et celles que, depuis toujours, je croyais de ma promotion !

Au cours de ma jeunesse, Monsieur Canioni est sans doute, avec Monsieur Launay directeur d'Ecole Normale, l'homme qui m'a le plus impressionné. Lui aussi me faisait confiance. A moi seul, le soir, il prêtait, deux fois par semaine, la clé de la grille, afin que je puisse répéter avec l'harmonie de Beauvais. Jusqu'à 10 heures 30-11 heures il m'attendait, travaillant dans sa bibliothèque. Ils avaient, tous deux, à l'occasion, de ces paroles qui portaient loin. Et comme un compliment était vivement ressenti ! un blâme aussi d'ailleurs.

Un jour de Pentecôte que ma mère m'était venue voir à Cempuis - c'était pour la première fois, la pauvre femme ! - et n'avait pu le faire que très peu en réalité (j'étais, ce jour-là, musicien, comédien, danseur de ballet, gymnaste), Monsieur le Directeur après de qui elle se plaignait timidement, lui répondit par ce chaud et laconique encouragement : "noblesse oblige". C'est lui encore qui, me confiant à l'Ecole Normale, m'expliqua sobrement ce qu'est un sacerdoce et que l'enseignement en est un. Il m'a fallu plus tard lire les scènes de la vie de bohème où Rodolphe l'emploie pour sourire du mot, jamais de la chose. Lorsqu'on est modelé par un Canioni, un Cibeaux, un Contini, un Vallée, un Roger, un Denizart, un Charrière ... ou tel maître d'internat d'alors - je pense à Videau : il faudrait les citer tous depuis Robin le premier - l'empreinte demeure indélébile. Je suis leur fils spirituel auprès de mes élèves petits et grands.

Aussi, lorsque s'éteint un homme de cette classe, chacun de ses disciples aimants voudrait être là, comme furent présents autour de Monsieur Roger, tant des nôtres. Cette fois hélas ! la distance a joué comme un barrage. Je voudrais, à Madame Canioni, en faible réconfort, dire combien tous aurions désiré, à elle qui a partagé toute la vie de cet homme admirable, manifester, par notre présence, affection et reconnaissance. L'une des nôtres du moins était là, Andrée Papyon. De toute sa ferveur, de toute sa douleur, elle l'a soutenu jusqu'au bout, portant en elle la peine de tous les Cempuisiens, ses enfants.

Maurice BERTAU.

Lors de son assemblée du 14 juin 1966, la Délégation Cantonale de Grandvilliers a rendu hommage à la mémoire de Ferdinand Buisson.

Le Docteur Robert, à cette occasion, nous parle de celui qui, aidé de sa mère, prit en mains, dès le début, les destinées de l'Orphelinat Prévost.

FERDINAND BUISSON 1841-1932

L'homme comme l'arbre vaut ce que valent ses racines. Je ne sais si cette terre qui enveloppe celui que nous honorons garde le corps de sa mère. Mais je crois fermement que c'est cette femme, fille d'un tisserand de Thieulot, convertie à la religion protestante qui explique le mieux le caractère de Ferdinand BUISSON.

Le protestantisme, c'est la tradition qu'il faut toujours évoquer d'abord si on veut le comprendre. Mais le plus libéral des protestantisme.

...|

Fils d'un petit magistrat, Ferdinand BUISSON avait été à seize ans, soutien de famille. Il avait connu la pauvreté, cette pauvreté qu'il faut connaître pour véritablement compatir à celle des autres.

Il avait donné des leçons et grâce à une vive intelligence qu'on n'apercevait pas sous son allure modeste, il avait passé la licence, puis l'agrégation de philosophie. C'était l' aisance pour sa mère et pour les siens.

Mais c'est l'Empire. Il faut prêter serment. Et ce jeune homme est de ceux qui choisissent. Il refuse. Il dit non à l'Empire, comme il dira non toute sa vie à ce qui est injustice, comme il dira non aux appels du lucre, comme il dira non aux appels de l'ambition.

Ce qui frappe quand on examine cette existence qui a duré presqu'un siècle, c'est d'abord l'unité de la pensée. Ferdinand BUISSON s'est voué à la démocratie, seule forme de gouvernement qui, à ses yeux, pouvait permettre l'émancipation du peuple. Mais une démocratie ne peut se bâtir qu'avec un peuple éclairé, instruit de ses droits et de ses devoirs. Ainsi Ferdinand BUISSON a-t-il été conduit tout naturellement à forger aux côtés de Jules Ferry cet instrument de grande rénovation intellectuelle et morale de la nation : l'école laïque. Et c'est en Suisse où il s'est réfugié, au cours de cette période de méditation laborieuse qu'il formule déjà les principes de laïcité en matière d'enseignement public.

La guerre de 70, le siège de Paris, la Commune ! Ferdinand BUISSON quitte sa chaire pour aller s'enfermer dans Paris sous l'uniforme de Garde National. Il recueille les orphelins errants, ceux des Communards, comme ceux des Versaillais. Il les envoie à Cempuis où Gabriel PREVOST, dont il deviendra l'exécuteur testamentaire, les accueille.

Jules SIMON le nomme alors inspecteur primaire à PARIS, mais de terribles attaques cléricales lui font vite perdre son poste. Pendant sept ans, il voyage. Sept ans d'observations, d'acquisitions, d'enrichissement. Voilà le penseur, l'éducateur, le réformateur, prêt pour les grandes tâches.

Le 10 février 1879, Jules FERRY appelle Ferdinand BUISSON à la direction de l'enseignement primaire. Ces deux esprits généreux et fermes dans leurs desseins se trouvent associés d'emblée à une tâche immense : définir, organiser, asseoir l'école du peuple sur ces trois principes : gratuité, obligation, laïcité.

Pendant dix-sept ans, Ferdinand BUISSON a travaillé sans relâche, jour après jour, à bâtir l'édifice : décrets, lois organiques, constructions d'écoles, fondations des écoles normales supérieures de Saint-Cloud et de Fontenay, création du musée pédagogique, édification du dictionnaire pédagogique, diffusion de la doctrine par la parole et par la plume. Effort hardi dans un climat hostile où la République naissante doit sans cesse faire front.

1896 - Ferdinand BUISSON quitte le Ministère pour la Sorbonne où il va occuper la chaire des sciences de l'éducation. Il peut partir. La maison est construite. Le bâtisseur ne sera plus à pied d'oeuvre mais le militant restera en éveil.

Député de Paris de 1902 à 1914 et de 1919 à 1924, Ferdinand BUISSON siège à la Chambre pendant dix-sept ans. Il devient alors Président de la Ligue des Droits de l'Homme, et immédiatement après la guerre de 1914, Président de la Ligue de l'Enseignement.

A ces diverses fonctions sa voix ne cesse de retentir en faveur des grandes causes : émancipation de la femme, enseignement professionnel, défense des peuples op-

...|

primés, révision du procès DREYFUS, croisade pour la paix, autant d'étapes d'une vie ardente qui reçoit sa juste consécration par le prix Nobel qu'il versera à des oeuvres pacifistes.

Pourrions-nous conclure sans citer les lignes d'Edouard HERRIOT ?

"Je voudrais commenter un jour votre oeuvre et votre vie dans une petite école "de village, comme celle où beaucoup de nous apprennent à lire, devant de petits en-"fants.

"Je voudrais leur faire comprendre pour quelles raisons ils doivent vous chérir. "Je vous évoque non pas sur les scènes illustres où vous avez cependant passé, mais près "de votre humble maison.

"Je vous admire achevant votre vie, près du coeur de la France, dans un modeste "décor qui vous offre lui-même, par une simplicité, en d'autres pays reproduite, une "leçon d'humanité.

"Je vous salue, vous qui êtes resté pur comme l'innocent enfant lui-même, comme "ces orphelins de Cempuis qui ont escorté votre cercueil.

"Je vous respecte, vous dont nulle tâche n'a terni la probité.

"Au milieu de la cupidité triomphante, je songe à votre magnifique désintéres-"sement. Sur votre tombe, si j'avais le droit de proposer une épitaphe, je voudrais "cette inscription :

ICI REPOSE UN JUSTE !"

L'OCTOGENAIRE

L'Octogénaire se portait bien ! De tous les coins de banlieue ou de province ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants étaient venus pour la fêter, ils n'étaient pas tous là, mais se comptaient tout de même 177 : encore un petit effort comme l'a dit notre Président et nous atteindrons les 200 convives ! Mais, par où commencer, mes chers amis, pour vous conter ce que furent les 80 ans de notre Association ?

Une bonne surprise nous attendait dès l'entrée où de jolis porte-clés commémoratifs, façon vieil argent, nous étaient proposés. Puis, le repas nous réunit tous à table, les mets savoureux furent appréciés et je ne résisterai pas au plaisir de vous dire deux mots de ce saumon rose voguant sur un océan de laitue parmi des barquettes de macédoine, non plus que de ce canard à l'orange dont le seul fumet aurait fait accourir un régiment de gourmets. L'ambiance était bonne, chaude, sympathique. Il y avait là ceux qui y sont toujours, bien sûr, mais bien d'autres aussi, dont la vie nous avait séparés depuis de longues années, c'est ainsi que nous avons retrouvé Nénette ROGER, pardon Madame SERFATI, accompagnée de son mari "l'homme à la moto" comme entre gosses on l'appelait à Cempuis.

De saumon en canard, de canard en salade nous arrivons au dessert et Marcel PARIS se lève pour remercier une fois encore, Monsieur MARTINETTI pour sa merveilleuse hospitalité, Monsieur GRENOUILLET pour sa présence en déplorant que l'état de santé de Madame GRENOUILLET ne lui ait pas permis d'accompagner son mari. Notre Président se

...

félicite de nous voir si nombreux malgré une grève partielle des transports qui aurait pu faire craindre le pire. Ses louanges vont vers les cuisines et la sympathique équipe qui y règne capable, dit-il, de faire pâlir les chefs de chez Maxim's ou autres princes de la gastronomie !

Et maintenant, pense-t-il, qui serait plus qualifié que notre Président d'honneur pour nous parler de l'Association ?

Marcel MARANDE nous fait avec brio l'historique de notre Amicale, depuis le moment où Paul ROBIN la fonda avec une dizaine de ses anciens élèves. Il nous rappelle combien les comités qui se sont succédé à la tête de l'Association ont donné le meilleur d'eux-mêmes, faisant toujours le maximum, chacun à sa place, et dans la mesure de ses moyens. La solidarité Cempuisienne n'est pas un vain mot et la veille encore une enveloppe garnie fut remise à Marcel MARANDE par un ancien ; seulement quelques mots : "Pour la caisse de Secours à l'occasion des 80 ans de l'Association".

Marcel MARANDE égrène pour nous les souvenirs qu'il a des grandes dates cempuisiennes : les 25 ans de l'Institution et tout le faste de la réception à Cempuis avec les représentants du Conseil général, du Conseil municipal et même le détachement des Sapeurs pompiers ; tout le faste et aussi les péripéties, le trésorier de l'Association n'ayant rien trouvé de mieux que de ne pas se réveiller et d'arriver après le départ du train, alors qu'il avait en poche les billets des Cempuisiens ! Gare du Nord en émoi, multiples démarches, un peu de favoritisme et voici les Cempuisiens casés dans un train officiel dont le mécanicien grilla tout simplement la gare de Grandvilliers !! Puis les 50 ans de l'Institution avec seulement une belle réception à l'Hôtel de Ville de PARIS, et enfin les 75 ans avec une petite réception à l'Hôtel de Ville de PARIS. En soulignant l'importance décroissante apportée à ces manifestations, notre Président d'honneur, en se tournant vers Monsieur GRENOUILLET exprime le voeu que pour le centenaire "On casse les vitres". Après avoir remercié son auditoire, Marcel MARANDE retrouve sa chaise tandis que discrètement son ange gardien lui éponge le front et la nuque !!

C'est maintenant Madame FOUILLIERON qui avec beaucoup d'émotion, nous dit en ces termes ce qu'est l'Association pour elle et son mari tous deux Cempuisiens :

"L'Amicale cempuisienne,

Après les discours de nos camarades au cours du banquet des 80 ans de la Société, que pourrais-je vous dire ? La Société, que les anciens ont eu tant de mal à créer, avec de si petits moyens mais tant de courage, est, à présent, notre port d'attache, le refuge pour les mauvais jours, la possibilité d'avoir des nouvelles des uns et des autres et de venir en aide à ceux qui font appel à elle.

Notre Amicale n'est pas unique, mais elle est, pour nous, une famille : la famille Cempuisienne où frères et soeurs, comme à l'O.P., sont assurés de trouver le réconfort d'une chaude amitié et l'aide de la Société.

Elle a 80 ans notre Société. C'est assez rare. Il faut, pourtant, que tous se fassent un devoir de faire encore mieux. C'est pourquoi nous nous devons d'aider, de tout notre coeur, les camarades qui se dévouent pour maintenir, bien haut, le titre du Cempuisien.

Pour nous les anciens, dont les noms s'effacent (bien que ceux qui ne sont plus restent gravés dans nos coeurs : Directeurs, professeurs, personnel) nous avons fait de notre mieux.

...|

A vous, jeunes amis, de maintenir le flambeau, bien haut, bien clair.

N'oubliez jamais l'O.P. et l'Amicale.

Aidez-vous, tous, et donnez-vous la main ...".

Monsieur GRENOUILLET se lève alors et nous dit combien il est heureux de se trouver parmi nous, heureux aussi de retrouver à Vitry deux de ses anciens élèves qui y poursuivent leurs études, heureux surtout que de telles possibilités soient données aux Cempuisiens. Une ombre pourtant à ce tableau : en faisant un rapide calcul alors qu'il fut question du centenaire de l'Institution, Monsieur GRENOUILLET a entrevu la possibilité de ne plus être Directeur en fonction à ce moment-là, goûtant déjà les bienfaits d'une retraite oh ! combien méritée, et cette idée le chagrine et il nous dit qu'il prolongerait volontiers son séjour à Cempuis si cela pouvait lui permettre de nous recevoir à cette occasion, ses années cempuisiennes étant les meilleures qu'il ait connues dans l'Administration.

Tout ce que nous venons d'entendre est bien émouvant et bien des yeux sont remplis de larmes tandis qu'un magnifique gâteau à 4 étages est posé devant Marcel MARANDE et qu'à l'appel de leur nom, les cinq plus anciens parmi nous viennent l'aider à souffler les 80 bougies aux accents d'une "Marche cempuisienne" reprise en choeur par toute l'assistance et bientôt suivie des airs favoris des Cempuisiens.

Place fut faite à la danse et personne ne s'en priva. Il y en avait pour tous les goûts et l'ambiance était telle que bientôt le personnel de Vitry se joignit à nous.

Merci à ceux qui avaient choisi les disques car si les "yé-yé" y trouvèrent leur compte, il y eut aussi des valses, des tangos, des javas et même ... une polka, comme il se doit pour l'anniversaire d'une Octogénaire, une Octogénaire qui, partie sur une telle lancée fera sûrement une alerte Centenaire : c'est toute la grâce que lui souhaite ....

Une Quille de l'O.P.

L'ASSOCIATION AVEC UN GRAND A

L'Association a 80 ans. C'est un anniversaire que nous avons marqué par une réunion autour d'un gâteau surmonté de 80 bougies. Il y eut des rires, de la danse, de la joie, mais aussi quelques larmes et une grande émotion et puis un geste passé presque inaperçu qui a marqué cette journée d'une pierre blanche. Je tiens à vous le signaler.

En vous racontant, en son temps, l'histoire de 3 "thunes", je vous disais qu'aux jours fastes comme aux jours d'impécuniosité, au creux de deux mains rapprochées que je connais bien, le souvenir de ces 3 "thunes" offertes à propos, tintait comme un grelot.

Eh ! bien, à l'occasion des 80 ans de l'Association, le bruit du petit grelot s'est sans doute fait entendre, car les deux mains se sont largement ouvertes pour verser dans la caisse d'entr'aide de l'Association, un don de 1 million.

Ce geste tend à prouver que l'Association est une rencontre de toutes les bonnes volontés, de tous les dévouements et de toutes les amitiés, amitiés d'enfance qui sont les plus sincères et les plus tenaces parce qu'instinctives, désintéressées et généreuses.

Voilà ce qu'est l'Association avec un grand "A".

Henriette TACNET

...

MISE AU POINT.

Dans le dernier Cempuisien j'ai lu avec intérêt l'article "Impressions sur l'Assemblée générale 1967" et signé une "Quille de l'O.P.".

La citation qu'elle fait de Gabriel Giroud prise sur le livre Paul Robin est exacte. En effet, dès que j'ai lu cet article, j'ai "sauté" sur ma bibliothèque pour me rendre compte de ce qu'il en était et j'ai trouvé le texte en question à la page 32. Mais, ce qu'il faut savoir également, c'est qu'en 1877, date mentionnée dans le paragraphe en question, le département de la Seine n'était pas encore en possession du legs de J.G. Prévost puisque, en réalité, ce n'est qu'en décembre 1880 que commença de fonctionner l'Orphelinat Prévost ; que c'était Madame Buisson, mère de Ferdinand Buisson, qui dirigeait, auparavant, l'établissement, et ce, pendant quelques années.

En 1858, souffrant beaucoup de surdité, J.-G. Prévost revint au pays natal, s'y fit construire l'habitation qui existe encore aujourd'hui, le bâtiment central où il posa une plaque de marbre avec l'inscription "Maison de retraite, fondée par J.-G. Prévost, 1861", plaque disparue depuis.

Par la suite, il reçut des enfants, orphelins de la guerre 1870-71, venus surtout d'un orphelinat que Ferdinand Buisson avait voulu établir dans le quartier des Batignolles à Paris. A la fin de 1873, il y avait 46 enfants dont une partie était fournie par la société de l'Orphelinat de la Seine dont J.-G. Prévost fut lui-même, en juillet 1871, l'un des fondateurs. (Bulletin de l'Orphelinat Prévost, n° 2, janvier 1883).

Si je vous rappelle ces détails c'est que j'ai entendu des conciliabules au sujet de l'article cité au début et qu'il me fut même demandé des précisions sur le testament de J.-G. Prévost.

Non, je ne connais pas tous les termes de ce testament.

Un testament est une pièce unique qui reste dans les "minutes" d'un notaire. Toujours dans le bulletin de l'Orphelinat Prévost, n° 3, mars 1883, je lis : "Dans une série de testaments et de codicilles écrits de 1871 à 1875, il laissa toute sa fortune au département de la Seine. Après sa mort, les héritiers, membres de sa famille, attaquèrent ces testaments, et ce n'est qu'après des procès qui durèrent plus de cinq ans que le département de la Seine, en août 1880, entra définitivement en possession du legs Prévost."

Il est possible que M. Ferdinand Buisson (1841-1932) exécuteur testamentaire de J.-G. Prévost, en ait eu une copie.

Il est possible également que le département de la Seine (en l'occurrence, Monsieur le Préfet) ait un double de ce testament (dont une loi interdit toute polycopie) ; quant à moi, je n'en ai lu que des extraits et, toujours dans le Bulletin de l'Orphelinat Prévost, n° 4, mai 1883, on peut lire :

"Que l'établissement ait toujours pour directeur, sous-directeur, instituteurs ou institutrices, des laïques afin que les enfants y soient recueillis d'une façon égale et sans esprit de secte."

Ce même paragraphe nous le retrouvons dans le livre de Gabriel Giroud, Cempuis, à la page 258.

Si les enfants de l'Institution sont autorisés à suivre les cours du catéchisme pour faire, ensuite, leur communion solennelle, c'est par suite d'une loi édictée le 18 novembre 1940, sous le régime Pétain.

...|

Je ne sais pas si l'on doit attacher une grosse importance à un état de fait qui dure depuis plus de vingt-cinq ans, car, en réalité, aucune division n'est apparue entre les enfants pratiquant une religion et les autres et il faut bien constater que ce n'est qu'un bien petit nombre qui suit cette instruction par rapport au nombre des élèves et à la diversité de leurs familles.

Vu l'origine, conforme à la loi, de cette liberté et, en admettant que le testament de J.-G. Prévost soit dans l'esprit de ce que certains pensent, il faudrait attaquer juridiquement les hautes instances afin de faire abroger cette loi. Je crois que notre Association a mieux à faire, qu'à dépenser ses énergies et aussi ses ressources monétaires qui ne sont pas inépuisables pour engager de tels procès, et vous savez comme moi, qu'une solution dans ce sens, même si elle était à notre souhait, ne pourrait intervenir qu'au bout de plusieurs années de lutte.

En conclusion, tout en le déplorant, il me semble sage de patienter ; les temps actuels nous incitent à croire à la désaffection de toute pratique religieuse et ces choses, pour notre chère maison, perdront l'intérêt qui nous préoccupe actuellement.

Marcel MARANDE.

BAL 1967.

Oserai-je le dire ? Cette soirée a commencé pour moi par une grande, une immense déception : la fanfare et les choeurs de l'O.P. n'étaient pas là !!

En effet, Monsieur Aubertin souffrant n'avait pu faire les répétitions nécessaires et nous étions ainsi privés de ce qui, à mon sens, constitue pour les Cempuisiens le principal attrait du bal ... Enfin, souhaitons surtout une complète et rapide guérison à notre sympathique professeur de musique et essayons de donner un aperçu de ce que fut cette fête.

Le programme, bien choisi et attrayant, fut présenté par une gracieuse jeune dame qui arborait une toilette nouvelle à chaque changement de numéro ce qui, déjà, était un vrai régal pour nos yeux.

Nous avons donc applaudi aux évolutions funambulesques d'un jongleur équilibriste. Nos coeurs ont battu au même rythme je pense, que ceux de ces braves toutous qui, pour nous, déployaient tout leur savoir ; dans le petit groupe où j'étais nous avons presque autant peiné qu'eux sur la corde raide, mais arrivés au but ce sont eux qui ont eu le morceau de sucre !! Nous nous sommes émerveillés devant les dessins de Toto, élève prodige ! De jeunes et ravissantes danseuses ont multiplié pour nous pointes et entrechats et Denis, petit-fils de Madame Dabat, et sa charmante partenaire ont gracieusement évolué sur une scène qui malheureusement n'était pas toujours à leur mesure et dont prirent possession peu de temps après, les musiciens du pétulant orchestre Pépita Caracas.

Le Comité, entouré de ses invités, se dirige maintenant vers le premier étage, nous saluons au passage Monsieur Grenouillet, Madame et Monsieur Hospital précédés de Mademoiselle, Madame et Monsieur Voisin, directeur général de l'Enseignement du département de la Seine, qui nous avait honorés de leur présence.

Laissons un peu les danseurs se trémousser dans un jerk endiablé et faisons un petit tour dans les couloirs.

...

Des enveloppes-tombola nous sont proposées : à chaque fois c'est la bonne, nous promettent les vendeuses ; ce n'est pas toujours vrai, mais il faut reconnaître qu'il y a de fort jolis lots d'exposés, entre autres une superbe armoire de toilette qui sera gagnée en fin de soirée (il faut bien doser les effets !!) par l'ami Barnicot et sa jeune femme et nous nous réjouissons avec eux. Les potins vont bon train parmi ceux qui ne dansent pas et c'est amusant de voir se retrouver, non seulement les Cempuisiens, mais aussi les enfants et petits-enfants de Cempuisiens qui, vivant la vie de leurs parents, ont, eux aussi, grandi ensemble et sont heureux de se revoir.

Des amis manquent pourtant ce soir, des amis que l'on a l'habitude de voir partout et toujours, les Vidal : que Paulette et Maurice sachent combien nous sommes nombreux à penser à eux, combien nous sommes avec eux dans la lutte qu'ils mènent et comme nous nous réjouirons avec eux le jour où Maurice sortira de l'hôpital.

Je ne sais si c'est la date du bal qui convenait moins bien cette année, mais combien de visages amis ai-je cherchés en vain : les fidèles Angelvin dont le bon sourire nous réjouissait dès l'entrée habituellement, les Voillot que nous avons pris l'habitude de revoir, les Marande, les Fouque, les Méheut, les Chaussard, les Chabrier, les Haas, les Beuron, les Young, les Prioville et bien d'autres encore, pilliers de l'Association. Vous aviez tous, c'est sûr, une raison valable pour ne pas être là, mais comme c'est dommage de nous avoir privés de cette "sympathie chaude" et de vous en être peut-être privés vous-mêmes.

Pourtant la nuit passe toujours vite à la mairie du 5e, bientôt ce sera l'aube et le premier métro, la danse du tapis nous réunit encore et déjà nous pensons à la prochaine rencontre : à Cempuis, cette fois, et cet espoir-là c'est plus qu'il n'en faut pour que se réjouisse le coeur d' ....

"Une Quille" de l'O.P.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

MARIAGES - François LOUBIER nous fait part de son mariage avec Mademoiselle Marie-Hélène LOGEAIS, le 8 avril 1967.
Félicitations et voeux de bonheur aux jeunes époux.
20, avenue Catinat à Saint-Gratien (Val d'Oise - 95)

NAISSANCES - Christine GALLIOT, fille de nos amis Rémy et Andrée (Le Blevec) a la joie de nous faire part de la naissance de sa petite soeur Emmanuelle, le 31 décembre 1966.
Bonne année, petite Emmanuelle et beaucoup d'autres années très heureuses après celle-ci et félicitations à Rémy et Andrée
(64 ter, rue de l'Ourcq - Paris 19e).

René PECHEREAU et Madame nous font part de la naissance de leur fille Christine, le 4 février 1967.
Félicitations aux parents
(9, rue de Miromesnil - Paris 8e).

DECES - Notre vieux camarade RAMA n'est plus. Il nous a quittés à l'âge de 78 ans, le jour où nous fêtions les 80 ans de l'Association et où nous réunissions dans nos souvenirs tous les très anciens, présents et absents.

...

Que toute sa famille trouve ici l'expression de notre tristesse et de notre affection.

Notre camarade Pierre DESRAINES nous a quittés aussi.

Que Madame Pierre DESRAINES et sa fille Michèle soient assurées que nous partageons leur peine.

CAMARADERIE - Si vous passez par Dieppe, allez donc faire un tour sur la Promenade. Tout près de la sortie du Port, se trouve le Café des Alliés. On y sert des moules, des frites et tout un choix de bonnes choses. Le patron à la mine réjouie sous son haut bonnet blanc vous y accueillera avec beaucoup de plaisir, surtout si vous êtes Cempuisien, car c'en est Un. Il se nomme CHAMUZEAU.

Je ne vous raconterai pas tout ce qu'il fait pour nos jeunes camarades de l'O.P., sa modestie en souffrirait. Je vous dirai seulement qu'il les "traite" avec beaucoup de générôsité, lui qui a le coeur sur la main

M.M.

A Dieppe, il y a aussi une visite à faire à Jeanne LAMARQUE à l'Hôpital, Salle Ste-Anne.

C'est une très vieille Cempuisienne à qui votre visite fera un plaisir immense.

DERNIERE MINUTE - Nous apprenons, avec une grande tristesse, le décès à l'âge de 69 ans, de notre bon camarade Adrien RATON, le 4 Mai 1967, après une longue et douloureuse maladie.

Combattant de la Résistance, il fut déporté au camp d'extermination de NEUENGAMME.

Ancien professeur d'enseignement technique des Ecoles du Département de la SEINE, Adrien, en retraite depuis quelques années seulement, s'était retiré en Haute-Savoie, au bord du lac d'ANNECY.

Là, il espérait vivre des jours paisibles.

Hélas ! la mort est venue contrarier tous ses beaux espoirs.

Aucun membre de l'Association n'a pu assister aux obsèques qui eurent lieu à LATHUILLE (Hte-Savoie), mais une brassée de fleurs envoyée en notre nom à tous est venue apporter notre dernier adieu à notre ami Adrien et à Madame RATON le témoignage de notre affection et l'assurance que nous partageons sa peine.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

fa mi ré do .....

Un p'tit village près du Beauvaisis
C'est là notre école, l'O.P. de Cempuis
Sept heures s'égrènent, la cloche résonne
C'est le réveil qui sonne.
Dans les dortoirs les gars et les filles,
D'un même élan sautent de leur lit
Aux lavabos, l'eau sur les visages,
Redonne à tous entrain et courage.
Vite au travail, dans le village les habitants
Attendent tous de la fanfare les premiers accents.
Sous les grands arbres vite s'organisent rondes et danses,
Cris et chansons, dans la gaîté la journée commence.
Allons tous en choeur,
Gars, filles, plein d'ardeur.
Pas de place ici pour les endormis,
Les maths, l'atelier, la gym', le français,
Avec la musique le programme est complet.
Nous n'sommes pas parfaits
Des blagues on en fait
On fait égal'ment des tours de brigand.
En nous cependant, de bons sentiments
En choeur, mes amis, nous crions :
Vive Cempuis.

Voilà les paroles de la Marche des Cempuisiens deM. AUBERTIN.
Nous pourrons donc à l'unisson chanter :
Vive Cempuis.